

MARIE VIALLET

FEMMES DE LETTRES ET LETTRES  
DE FEMMES\*

*Introduction*

L'écriture féminine: à travers des tentatives de définition, l'expression a été largement exploitée entre les années 70 et 80, avant d'être reprise et intégrée dans l'ensemble plus vaste des *gender studies*. Jusqu'au milieu des années 80, la question d'une féminité de l'écriture semblait être liée à celle de l'essence de l'individu. Ainsi celui-ci préexiste comme homme ou femme, et avant de se caractériser par des traits personnels, chacun ou chacune se définit par des traits essentiellement masculins ou féminins, qui sont autant de sources de conditionnement dans son évolution et ses choix, notamment en matière d'écriture. Une telle analyse est désormais dépassée, et le rapport est inversé; l'écriture n'est plus soumise à l'essence de celui ou celle qui la pratique, mais elle devient un facteur d'élaboration de son identité<sup>1</sup>.

Loin d'apporter à cette question générale une réponse qui ne le serait pas moins, nous voudrions attirer l'attention sur un objet précis, historiquement daté, dont les éléments proprement formels fournissent matière à réflexion: une séquence du genre épistolaire dans la littérature latine.

\* Je tiens à remercier M. Alessandro Garcea pour ses conseils, ses relectures attentives, et ses encouragements.

<sup>1</sup> Voir l'article de M. STISTRUP-JENSEN (*La notion de nature dans les théories de l'écriture féminine*), in CLIO. HISTOIRE, FEMMES ET SOCIÉTÉS [En ligne], 11 (2000), mis en ligne le 09 novembre 2007, consulté le 14 décembre 2013; URL: <http://clio.revues.org/218>; DOI: 10.4000/clio.218), qui reprend l'historique des débats sur la question de l'écriture féminine, de Simone de Beauvoir à Hélène Cixous ou Julia Kristeva.

Le seul corpus épistolaire dont nous disposions pour l'époque républicaine est constitué par la correspondance de Cicéron; les autres textes n'apparaissent que sous forme de fragments, cités aussi bien dans de la correspondance que dans toute autre œuvre littéraire. Ceux-ci ont fait l'objet d'un recensement et d'une édition entrepris par Paolo Cugusi dans le cours des années 70. Ce sont ces recherches qui lui ont permis d'aboutir au corpus des *Epistolographi Latini Minores*<sup>2</sup>, et de dresser un état de la question à partir des sources littéraires, latines et grecques: correspondance, certes, mais aussi textes philosophiques, rhétoriques ou historiographiques.

Avec la présente analyse, il s'agit de vérifier puis d'étudier la part des femmes dans cet ensemble, en proposant un aperçu des fragments épistolaires à travers un nombre d'exemple représentatif. Cela implique une importante restriction du corpus, aussi bien dans le nombre des correspondantes, que pour la période étudiée (qui s'étend, de Cornelia à Julie, de la fin du IIe siècle a.C. jusqu'à 14 p.C., soit moins d'un siècle et demi) ou le milieu social représenté.

Malgré le nombre peu élevé de femmes recensées, l'ensemble des fragments (soixante-neuf au total) permet d'aborder des textes aux statuts différents. On dispose en effet de fragments considérés comme autographes, de paraphrases de lettres citées avec suffisamment de précision pour que l'on puisse parfois reconstituer le propos initial, ou encore de passages intégrés dans des récits à caractère historique qui ne permettent plus de retrouver le contenu originel.

Nous obtenons donc un ensemble de textes variés, à partir desquels on peut tenter de définir un classement, entre lettre originale ou citée, et de dresser une typologie du mode d'insertion du fragment dans le texte qui l'encadre, selon qu'il s'agit d'une citation, d'une simple mention ou d'une recomposition. De même, on peut tenter d'opérer un classement des lettres recensées. A qui sont-elles adressées? Quels sont les sujets les plus abordés? Y a-t-il des aspects privilégiés?

Outre le statut du texte, on doit aussi se poser la question de l'influence de l'émetteur de la lettre. Le genre de l'auteur a-t-il une importance? Autrement dit, le fait que ce soit une femme qui écrive exerce-t-il une influence sur l'écriture elle-même? Peut-on dégager une rhétorique propre au genre de l'auteur? Ou ne s'agit-il pas d'une rhétorique propre au genre de la lettre?

### 1. *Un corpus limité*

On ne compte que treize femmes, de Cornelia à Julie, parmi les trois cent cinquante correspondants recensés par P. Cugusi pour l'époque républicaine<sup>3</sup>:

<sup>2</sup> P. CUGUSI, *Epistolographi Latini Minores* I-II, Torino 1970-1979.

<sup>3</sup> Les chiffres romains entre parenthèses après le nom de chaque correspondante renvoient à sa référence dans les tomes I (pour Cornelia) et II (pour les autres) des *ELM*. Toutes les traductions des fragments sont personnelles.

## CORNELIA (CXXIV)

- Frg. 1: Cicéron, *Brut.* 211  
 Frg. 2: Quintilien, *Inst.* 1, 1, 6  
 Frg. 3: Cornelius Nepos, *Fragmenta*, 59  
 Frg. 4: *idem*  
 Frg. 5: Plutarque, *C. Gracc.* 13, 1-2

## SERVILIA (XVII)

- Frg. 1: Plutarque, *Brut.* 5, 3  
 Frg. 2: Cicéron, *ad Br.* 1, 18, 6

## TERENTIA (XXVI)

- Frg. 1: Cicéron, *Att.* 3, 5, 1  
 Frg. 2: Cicéron, *Fam.* 14, 4, 4-5  
 Frg. 3: Cicéron, *Fam.* 14, 2, 2-3  
 Frg. 4: Cicéron, *Fam.* 14, 1, 1-5  
 Frg. 5: Cicéron, *Fam.* 14, 3, 1-5  
 Frg. 6: Cicéron, *Fam.* 14, 5, 1  
 Frg. 7: Cicéron, *Fam.* 14, 5, 1-2  
 Frg. 8: Cicéron, *Fam.* 14, 6  
 Frg. 9: Cicéron, *Fam.* 14, 12  
 Frg. 10: Cicéron, *Fam.* 14, 8  
 Frg. 11: Cicéron, *Att.* 11, 24, 3  
 Frg. 12: Cicéron, *Att.* 11, 21, 1  
 Frg. 13: Cicéron, *Att.* 7, 26, 3

## PILIA (LVI)

- Frg. 1: Cicéron, *Att.* 5, 11, 7  
 Frg. 2: Cicéron, *Att.* 12, 37, 1

## CLODIA (LXXXVII)

- Frg. 1: Cicéron, *Att.* 9, 6, 3  
 Frg. 2: Cicéron, *Att.* 9, 9, 2

## TVLLIA (XCI)

- Frg. 1: Cicéron, *Att.* 10, 2, 2  
 Frg. 2: Cicéron, *Att.* 10, 8, 1

## PVBLILIA (CXXXVII)

- Cicéron, *Att.* 12, 32, 1 (2)

## CAECILIA ATTICA (CXL)

- Frg. 1: Cicéron, *Att.* 12, 37, 1  
 Frg. 2: Cicéron, *Att.* 13, 27, 2  
 Frg. 3: Cicéron, *Att.* 13, 19, 1

## ATIA (CXLVI)

- Frg. 1: Nicolas de Damas, *Vita Caes.*  
 Frg. 101, *FHG* III, 434 Mueller  
 Frg. 2: *idem*

## FVLVIA (CLXVIII)

- Plutarque, *Ant.* 30, 3

## OCTAVIA MINOR (CLXXI)

- Plutarque, *Ant.* 53, 2-3

## LIVIA DRVSILLA (CLXXXVIII)

- Suétone, *Claud.* 4, 1-3

## IVLIA (CXCIX)

- Frg. 1: Macrobe, *Sat.* 2, 5, 6  
 Frg. 2: Tacite, *Ann.* 1, 53, 3

Ceci nous conduit donc à étudier un corpus restreint, dont les limites ne concernent pas seulement le nombre de correspondantes: le statut des textes et de leurs auteurs implique lui aussi une lecture et une interprétation restreintes.

E. Hemelrijk a proposé un certain nombre d'explications à la sous-représentation des femmes dans cet ensemble<sup>4</sup>. Tout d'abord, le caractère privé de la correspondance féminine: dans la mesure où les femmes ne se mêlent pas de la

<sup>4</sup> E. HEMELRIJK, *Matrona docta, Educated Women in the Roman Elite from Cornelia to Julia Domna*, London 2004. Voir également G. CAVALLO, *Donne che leggono, donne che scrivono*, in R. RAFFAELLI (éd.), *Vicende e figure femminili in Grecia e a Roma*, Urbino 1994, pp. 517-526 et L.J. CHURCHILL-P.R. BROWN-J.E. JEFFREY, *Women Writing Latin: From Roman Antiquity to Early Modern Europe*, New York 2002.

vie publique, leurs écrits restent eux aussi dans la sphère domestique et ne connaissent pas de diffusion. De plus, le nombre de leurs correspondants est limité, et ceux-ci appartiennent à un entourage proche (autres femmes, hommes appartenant à la même famille ou à un cercle limité d'intimes). Comme cette correspondance est privée, elle n'est pas copiée ni diffusée. A contrario, la conservation importante des lettres d'hommes est liée à l'habitude de garder une copie de ses écrits; cette habitude relève aussi du contenu de ces lettres, qui doit être mis en relation avec le statut du destinataire et de l'émetteur, selon leur degré d'implication dans la vie politique et publique.

Une autre limite est imposée par le statut des textes recensés. Sur les soixante-neuf fragments concernés, seuls trois sont autographes: une ligne est citée par Macrobe, qui l'attribue à Julie<sup>5</sup> (ce qui est trop court pour permettre une analyse probante); deux textes seraient de Cornelia. Dans ce cas, l'authenticité est sujette à caution et a fait l'objet de nombreux débats<sup>6</sup>. Pour les autres écrits, la plus grande partie d'entre eux appartient à la correspondance cicéronienne, dans laquelle ils sont intégrés. La conservation de ces fragments est accidentelle, car elle est incidemment reliée à la correspondance qui les englobe et qui a été gardée pour elle-même. Dans la mesure où ils font état d'échanges d'informations précises entre les deux correspondants, dans le cadre d'une réponse adressée à l'émettrice, ces fragments permettent d'avoir un aperçu assez fiable de ce qu'était la lettre initiale.

Cependant, si le contenu peut être déduit par la réponse donnée, il n'est jamais entièrement sûr. On constate que le mode d'insertion du fragment dans le texte qui l'encadre n'est pas neutre, et qu'il peut y avoir des degrés de certitude dans la reconstitution de l'extrait relevé. Chez Cicéron, les lettres de Terentia sont bien souvent reprises sous formes paraphrasées dans la réponse, avec la formule d'introduction *ut scribis*<sup>7</sup>, *quod scribis*<sup>8</sup>, ou *quod* et tout verbe indiquant la présence d'une forme d'interlocution<sup>9</sup>. Le contenu peut également

<sup>5</sup> Frg. 1 Cugusi *ap.* MACR. *Sat.* 2, 5, 6 (date exacte inconnue): *Et hi mecum senes fient.*

<sup>6</sup> Pour l'état de la question, voir CUGUSI, *Evoluzione e forme dell'epistolografia latina nella tarda repubblica e nei primi due secoli dell'impero*, Roma 1983, surtout E. COURTNEY, *Archaic Latin Prose*, Atlanta 1999 et ci-dessous § 3.

<sup>7</sup> Frg. 2 Cugusi *ap.* CIC. *Fam.* 14, 4, 4 (29 avril 58 a.C.): *Pisonem, ut scribis* (sc. Terentia), *spero fore semper nostrum.*

<sup>8</sup> Frg. 5 Cugusi *ap.* CIC. *Fam.* 14, 3, 5 (29 novembre 58 a.C.): *Quod scribis te, si uelim, ad me uenturam, ego uero, cum sciam magnam partem istius oneris abs te sustineri, te istic esse uolo.* («Quant au fait que tu m'écris que, si je le veux, tu viendras auprès de moi, vraiment, comme je sais que tu supportes une grande partie de ce fardeau qui est le tien, je veux que tu restes là où tu es»).

<sup>9</sup> Frg. 2 Cugusi *ap.* CIC. *Fam.* 14, 4, 5 (29 avril 58 a.C.): *Tu quod me* (sc. Ciceronem) *hortaris ut animo sim magno et spem babeam recuperandae salutis, id uelim sit eius modi ut recte sperare possimus* («De ce que tu m'exhortes à être courageux et à avoir bon espoir de recouvrer mon salut, je voudrais qu'il y eût matière à espérer vraiment»). Sur le classement des verbes introducteurs du discours et l'étude des modalités d'insertion du discours rapporté dans la lettre, voir A. GARCEA, *Rispondere con ordine alle lettere: una funzione di quod nell'epistolario di Cicerone*, in ID. (éd.), *Colloquia absentium. Studi sulla comunicazione epistolare in Cicerone*, Torino 2003, pp. 73-99. Voir aussi L. GAVOILLE, *Lettre et sermo*, in L. NADJO ET É. GAVOILLE (éds.), *Epistulae antiquae III*, Paris 2004, pp. 33-52.

faire l'objet d'un résumé, ou il peut être seulement supposé. A l'époque où Cicéron parle de Caecilia Attica, la fille d'Atticus, dans ses lettres, elle est âgée de six ans environ<sup>10</sup>. Il y a trois mentions de la petite fille dans le cadre d'un échange épistolaire. Dans le premier fragment, elle est liée à Pilia, sa mère, et le message dont il est question semble être commun à la mère et à la fille<sup>11</sup>. Dans le deuxième extrait, Attica est rattachée à la mention d'une lettre apportée par un esclave, mais nous n'avons pas connaissance du contenu<sup>12</sup>. Enfin, dans un troisième texte, Cicéron fait état du message qui lui a été adressé. Attica a été l'objet d'un des violents accès de fièvre dont elle était souvent victime, et Cicéron s'en est inquiété. Il envoie plusieurs courriers à Atticus afin de s'enquérir de la santé de la fillette, et celle-ci, une fois rétablie, transmet de ses nouvelles par l'intermédiaire de son père<sup>13</sup>. L'intérêt du message d'Attica est suscité par *rogat te ne sis tristis*. Soit nous avons une interprétation d'Atticus, qui paraphrase les propos de sa fille (interprétation *de re*). Soit il s'agit de la reprise de la tournure de phrase véritablement utilisée par Attica, en adéquation avec la situation et les inquiétudes suscitées par une santé chancelante (interprétation *de dicto*). Dans le cas de la lettre adressée par Servilia à César, lors de la discussion au Sénat au sujet de Catilina<sup>14</sup>, tout repose sur l'interprétation de l'adjectif ἀκόλαστον: il est appliqué à τὸ ἐπιστόλιον reçu par César, et il en caractérise à

<sup>10</sup> Elle est née en 51 a.C. et les lettres évoquées ici datent de 45 a.C.

<sup>11</sup> Frg. 1 Cugusi *ap. Cic. Att. 12, 37, 1* (2 mai 45 a.C.): *Accepi (sc. Cicero) ...ab Aegyptia liberto eodem die Piliam et Atticam plane belle se habere; quae litterae mihi redditae sunt † tertio decimo die* («J'ai appris par mon affranchi Egypta, ce même jour, que Pilia et Attica se portaient très bien, cette lettre m'a été remise † le treizième jour»).

<sup>12</sup> Frg. 2 Cugusi *ap. Cic. Att. 13, 27, 2* (25 mai 45 a.C.): *Eum qui e Cumano uenerat, quod et plane ualere Atticam nuntiabat et litteras se habere aiebat, statim ad te (sc. Atticum) misi (sc. Cicero)* («Le courrier qui était venu de Cumes, parce qu'il annonçait qu'Attica se portait très bien et qu'il disait qu'il avait une lettre, je te l'ai aussitôt envoyé»).

<sup>13</sup> Frg. 3 Cugusi *ap. Cic. Att. 13, 19, 1* (29 juin 45 a.C.): *Venit tabellarius cum tuis (sc. Attici) litteris pridie datis; in quibus illud mihi (sc. Ciceroni) gratissimum fuit, quod Attica nostra rogat te ne tristis sis* («Un courrier est venu avec ta lettre remise la veille ; dans celle-ci, ce qui m'a été très agréable c'est que notre chère Attica te demande de ne pas être sombre»).

<sup>14</sup> Frg. 1 Cugusi *ap. PLUT. Brut. 5, 3-4* (63 a.C.): (3) λέγεται δὲ τῶν περὶ Κατιλίαν πραγμάτων μεγάλων ἐμπεπωκότων εἰς τὴν σύγκλητον, ἃ μικρὸν ἐδέησεν ἀνατρέψαι τὴν πόλιν, ἐστάναι μὲν ὁμοῦ Κάτωνα καὶ Καίσαρα διαφορομένους περὶ γνώμης, ἐν τούτῳ δὲ γραμματιδίου μικροῦ προσδοθέντος ἔξωθεν Καίσαρι, τὸν μὲν ἀναγινώσκειν σιωπῇ, Κάτωνα δὲ βοᾶν ὡς δεινὰ ποιεῖ Καίσαρ ἐντεύξεις καὶ γράμματα παρὰ τῶν πολεμίων προσδεχόμενος. (4) θορυβησάντων δὲ πολλῶν, καὶ τοῦ Καίσαρος τὸ δελτάριον, ὡς εἶχε, τῷ Κάτωνι προσδόντος, ἀναγνόντα Σερβιλίας τῆς ἀδελφῆς ἀκόλαστον ἐπιστόλιον ἐκεῖνο μὲν ῥῖψαι πρὸς τὸν Καίσαρα καὶ εἰπεῖν 'κράτει, μέθυσε' πρὸς δὲ τὴν γνώμην καὶ τὸν λόγον αἰθις ἔξ ἀρχῆς τραπέσθαι. οὕτω μὲν ἦν ὁ πρὸς Καίσαρα Σερβιλίας ἔρωσ περιβόητος («On raconte que, alors que la grave conspiration de Catilina était portée devant le sénat, conspiration qui manqua presque renverser la cité, Caton et César étaient tous deux présents et avaient un avis différent. A ce moment-là, un petit mot est remis de l'extérieur à César; celui-ci lut en silence, mais Caton s'écrie: «Comme César agit mal: il lit des lettres qu'il accepte de l'ennemi!». Il y eut un grand tumulte et, César montrant à Caton le billet comme il était, Caton reconnut une lettre dépourvue de retenue de sa sœur Servilia; il jeta la lettre à César et lui dit: «Prends-la, ivrogne», et il se remit à son discours, en recommençant depuis le début. Tant était bien connu l'amour de Servilia pour César»).

première vue le contenu. En réalité, c'est le comportement de Servilia qui doit être qualifié comme tel, mais le sens se déplace, et c'est désormais l'objet par lequel l'effronterie se manifeste, qui se trouve désigné.

Enfin, les fragments peuvent être présents sous forme de témoignages, et sont inclus dans un récit-cadre historique. Alors, nous n'avons plus la trace d'une citation plus ou moins fidèle du texte initial, mais le contenu de la lettre devient lui-même un élément du récit historique. Par exemple, dans la lettre d'Atia à Octavien pour l'informer de l'assassinat de César, le message est encadré par *ἐγέγραπτο* et *γράμματα*, ce qui indique la présence d'un courrier, tandis que le contenu même est présenté sous une forme narrativisée<sup>15</sup>.

Il apparaît ainsi que, hormis le cas des trois citations autographes (si l'on admet que les lettres de Cornelia sont authentiques, ce qui sera abordé ci-dessous), les textes dont nous disposons relèvent du témoignage plutôt que du fragment direct. Leur étude peut difficilement faire l'objet d'une analyse textuelle précise, dans la mesure où il faut bien souvent supposer ou déduire leur contenu à partir du texte dans lequel ils sont intégrés.

Le corpus est limité, tant par le nombre des éléments qui le composent que par leur origine sociale, puisque les correspondantes font partie d'une élite éduquée, en lien avec les milieux culturels et politiques élevés de leur époque. Par conséquent, ce corpus n'est pas assez représentatif, il ne permet pas d'établir un état de faits suffisamment révélateur, et il n'offre pas la possibilité de dresser une typologie probante. Cependant, même si elle s'appuie sur un contenu restreint, une étude du classement de ces fragments nous apporte une nouvelle grille de lecture pour les relations entre correspondants.

## 2. Pour une typologie des lettres

Les lettres dont nous disposons peuvent être classées en deux catégories, selon les sujets qu'elles abordent: les lettres pragmatiques, qui traitent souvent de problèmes d'organisation, d'affaires propres à la vie domestique, d'administration d'argent; les lettres de type affectif, qui font état des sentiments des correspondants, à des degrés divers.

<sup>15</sup> Frg. 1 Cugusi *ap.* NICOLAS DE DAMAS *Vita Caes.* Frg. 101, FHG III, 434 Mueller (juillet 44 a.C.?): Τετάρτῳ δὲ μηνὶ (2) ἦκεν ἐκ τῆς πατρίδος πεμφθεὶς ὑπὸ τῆς μητρὸς ὡς αὐτὸν ἀπελεύθερος τεταραγμένος καὶ πολλῆς ἀθυμίας μεστὸς, ἐπιστολὴν κομίζων, ἐν ἣ ἔγέγραπτο (3), ὡς Καῖσαρ μὲν ἐν τῇ συγκλήτῳ ἀποθάνοι ὑπὸ (4) τῶν περὶ Κάσσιον καὶ Βρούτων. Ἡξίου δὲ τὸν παῖδα ἀπανελεθῆν ὡς αὐτῆν· ἀγνοεῖν γὰρ ἔφη καὶτῆ τάποτοῦδε ἐσόμενα· δεῖν δὲ ἤδη ἄνδρα γίνεσθαι, καὶ γνώμη τε ἂ χρῆ (5) φρονεῖν καὶ ἔργω πράττειν, ἐπόμενον τῇ τύχῃ τε καὶ τοῖς καιροῖς. Τοιαῦτα ἐδήλου τὰ παρὰ τῆς μητρὸς γράμματα («Le quatrième mois, il arriva, envoyé auprès de lui depuis son pays par sa mère, un affranchi, troublé et plein d'une grande inquiétude; il apportait une lettre, dans laquelle elle avait écrit que César avait été tué dans le sénat, par Cassius, Brutus et leurs hommes; elle estimait que son fils devait revenir vers elle; elle dit en effet qu'elle ne savait pas elle-même ce qui arriverait à la suite de cela; il fallait qu'il soit un homme, qu'il détermine intelligemment ce qui convenait et qu'il agisse concrètement, en suivant la fortune et les circonstances. La lettre de sa mère contenait cela»).

### 2.1. Les lettres pragmatiques

Dans ce type de lettres, la correspondante peut apparaître sous trois statuts différents, selon son degré d'implication dans le règlement des affaires.

La femme peut tout d'abord avoir une fonction de substitut: en raison de l'absence du destinataire de la lettre, qui ne peut donc pas assumer une charge en personne, sa correspondante occupe sa place et lui rend des comptes par écrit. C'est le cas pour la majorité des échanges entre Terentia et Cicéron, qui datent de l'année d'exil, du proconsulat en Cilicie ou du séjour de Cicéron dans le camp de Pompée. Les lettres ont alors souvent trait au règlement des affaires et du patrimoine du couple (vente de biens ou d'esclaves, problèmes financiers, etc.). Par exemple, pendant le proconsulat de Cicéron en Cilicie, en 50 a.C., une lettre fait part d'une succession dont Terentia doit s'occuper à la place de Cicéron, dont elle assume la fonction en son absence<sup>16</sup>.

Un rôle d'auxiliaire peut aussi être attribué à la correspondante. Elle ne sert plus uniquement de remplaçante d'un homme dans le cadre domestique, mais son domaine d'activité et d'intervention est élargi au champ militaire et politique. Dans la relation entre Octavie et Antoine, c'est bien ce qui est mis en œuvre lorsque ce dernier demande des renforts logistiques à l'occasion d'une campagne militaire. En 36, Antoine part en guerre contre les Parthes, mais son expédition se solde par un échec et il est contraint de rebrousser chemin. En 35, il s'apprête donc à repartir et il réclame à Octavien les deux légions que celui-ci lui avait promises en échange de bateaux<sup>17</sup>. Or, Octavien ne semble pas prêt à tenir sa promesse, et il va utiliser sa sœur comme instrument pragmatique de sa politique. Octavie est chargée par son frère de rejoindre Antoine avec un corps de deux mille hommes d'élite. D'après Plutarque, Octavie est consciente du rôle qui lui est imparti dans cette mission: soit Antoine refuse les hommes, accusant ainsi Octavien de ne pas respecter ses engagements, ce qui pourra être utilisé comme motif de rupture de tous les accords passés (y compris le mariage entre Octavie et Antoine); soit Antoine les accepte, ce qui sera reconnaître qu'Octavien n'a pas honoré sa promesse. Octavie conduit alors les troupes demandées et elle apporte aussi dans son convoi des équipements destinés aux

<sup>16</sup> Frg. 7 Cugusi ap. Cic. *Fam.* 14, 5, 1-2. (16 octobre 50 a.C.): (1) *Pr. Id. Oct. Athenas uenimus* (sc. Cicero), ... *de naue exeuntibus nobis Acastus cum litteris praesto fuit uno et uicesimo die, sane strenue. Accepi tuas* (sc. Terentiae) *litteras, quibus intellexi te uereri ne superiores mihi reddita non essent. ... Neque sum admiratus hanc epistolam, quam Acastus attulit breuem fuisse: iam enim me ipsum exspectas. ...* (2) *De hereditate Preciana ... hoc uelim cures, si auctio ante meum aduentum fiet, ut Pomponius aut si is minus poterit Camillus nostrum negotium curet ..., sin tu iam Roma profecta eris, tamen curabis ut hoc ita fiet.* («(1) Le 14 octobre, nous sommes arrivés à Athènes, ... tandis que je débarquais, Acaste arriva à ma rencontre avec ta lettre: vingt et un jours, voilà une belle rapidité. J'ai reçu ta lettre, grâce à laquelle j'ai compris que tu craignais que la précédente ne m'ait pas été transmise. ... Et je n'ai pas été étonné que cette lettre, qu'Acaste m'a apportée, soit brève: tu m'attends en effet en personne. ... (2) À propos de la succession de Precius, je voudrais que tu prennes soin de ceci: si la vente a lieu avant mon arrivée, que Pomponius ou, s'il ne le peut, Camille, prenne soin de nos intérêts, ou alors, si tu as déjà quitté Rome, tu prendras cependant soin que cela soit fait ainsi»).

<sup>17</sup> PLUT. *Ant.* 35, 7.

soldats<sup>18</sup>. A ce moment-là, elle agit véritablement comme un aide de camp se rendant en soutien auprès de son général. Toutefois, si son implication et son rôle sont importants et dépassent le cadre domestique traditionnel, Octavie continue à être traitée en femme: elle n'a aucune autonomie de décision et, tout en n'étant pas dupe de la situation, elle sert d'enjeu politique entre son frère et Antoine. A la suite de cette affaire, Antoine rejette en effet Octavie avec qui il est encore marié, estimant qu'Octavien n'a pas respecté son engagement à son égard, ce qui permet ensuite à Octavien de se servir de ce prétexte pour rompre l'alliance qu'ils avaient formée tous les deux. Depuis le début, Octavie connaît la place qui lui est impartie<sup>19</sup> mais elle n'a aucune liberté de choix.

Le dernier rôle que l'on rencontre dans ces échanges épistolaires reste plus rare et ne concerne qu'une seule des correspondantes: il s'agit du cas dans lequel la femme endosse le rôle d'un véritable alter ego dans sa relation à son destinataire masculin. L'exemple en est donné avec Auguste et Livie. Elle semble devenir l'origine, l'*auctoritas*, de certaines décisions impériales, si l'on s'en tient au traitement qui sera réservé à Claude, longtemps écarté de la caste familiale<sup>20</sup>. L'influence de Livie reste discrète, mais elle est véritable<sup>21</sup>, et c'est bien une relation d'égalité entre les deux parties qui apparaît. On a d'ailleurs l'impression, à la lecture de ces quelques lignes, d'avoir affaire à un échange que l'on placerait plus volontiers du côté des relations politiques, que du côté des affaires de famille. On sait qu'Auguste avait pour habitude de préparer par écrit tous les rendez-vous qu'il accordait, tant officiels qu'officieux<sup>22</sup>. Il conservait

<sup>18</sup> PLUT. *Ant.* 53, 2-3 (35 a.C. ?): (2) Ἡ (sc. Octavia) δέ, καίπερ ἀχθόμενη καὶ νοῦσα, ὅμως ἔγραψε πυνθανομένη ποῖ κελεύει πεμφθῆναι τὰ κομίζόμενα πρὸς αὐτόν (sc. Antonium). Ἐκόμιζε δὲ πολλὴν μὲν ἔσθητα στρατιωτικὴν, πολλὰ δὲ ὑποζύγια καὶ χρήματα καὶ δῶρα τοῖς περὶ αὐτὸν ἡγεμόσι καὶ φίλοις· ἐκτὸς δὲ τούτων στρατιώτας ἐπιλέκτους δισχιλίους εἰς στρατηγικὰς σπεῖρας κεκοσμημένους ἐκπρέπεσι πανοπλίαις («Octavie, bien qu'accablée et connaissant le prétexte, lui écrivit cependant, pour savoir où il voulait que lui fût envoyé ce qu'elle lui apportait. Elle lui apportait de nombreux vêtements pour les soldats, ainsi que beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des cadeaux pour les chefs de son entourage et pour ses amis; en dehors de cela elle amenait deux mille soldats d'élite, parés d'équipements remarquables, conformes aux cohortes prétoriennes»).

<sup>19</sup> καίπερ ἀχθόμενη καὶ νοῦσα τὴν πρόφασιν.

<sup>20</sup> SUET. *Claud.* 4, 1-3. (1) *Collocutus sum* (sc. Augustus) *cum Tiberio, ut mandasti, mea Liuia, quid nepoti tuo Tiberio faciendum esset ludis Martialibus.* ... (3) *In praesentia ... quibus de rebus consulis...* («Je me suis entretenu avec Tibère, comme tu me l'as recommandé, ma chère Livie, de ce que devait faire ton petit-fils Tibère pour les jeux de Mars. Pour le moment, quant à ce qui fait l'objet de tes réflexions...»).

<sup>21</sup> Velleius Paterculus écrit à son sujet, au moment de sa mort, qu'elle était «une femme particulièrement remarquable et plus semblable en tout aux dieux qu'aux hommes, car elle ne fit jamais sentir son pouvoir à personne, sauf pour éliminer un danger ou favoriser une carrière» (2, 130, 5 : (...) *eminentissima et per omnia deis quam hominibus similior femina, cuius potentiam nemo sensit nisi aut leuatione periculi aut accensione dignitatis.*) Quant à Caligula, il qualifiait son arrière-grand-mère d'«Ulysse en jupon» (SUET. *Cal.* 23, 2: *Liuia Augustam proauiam Vlixem stolatum identidem appellans*).

<sup>22</sup> SUET. *Aug.* 84, 2: «Il rédigeait d'avance jusqu'à ses conversations particulières, même avec son épouse Livie, quand elles étaient importantes, et parlait d'après ses notes, de peur que l'improvisation ne lui fît dire trop ou trop peu» (*Sermones quoque cum singulis atque etiam cum*



une copie de tous les courriers reçus et envoyés, et il n'était pas rare qu'il s'adresse à son entourage, y compris Livie, par lettre. Le fragment dont il est question ici en témoigne. Auguste fait allusion à ce que Livie lui a demandé par écrit (*mandasti*), et l'échange reste dans le cadre de la relation entre les deux correspondants. Mais on peut aussi voir une allusion aux lettres officielles présentant une requête<sup>23</sup>. On quitte alors le domaine privé, et la relation épistolaire revêt une autre dimension: d'une affaire de famille, on passe à l'affaire d'Etat.

## 2.2 Les lettres affectives

Ce sont des textes qui témoignent d'un sentiment, d'une émotion, quelle que soit sa nature ou son intensité. L'expression la plus courante est la reconnaissance pour un service rendu, et c'est ce qui est mentionné à plusieurs reprises entre Cicéron et Terentia. Il s'agit d'un acte social élémentaire et qui, même si Cicéron y fait le plus souvent référence dans ses lettres d'exil et donc dans un contexte marqué affectivement pour lui, a une implication émotionnelle restreinte. Même s'il s'agit ici d'un acte qui peut paraître anodin aux yeux d'un lecteur extérieur, il a toutefois son importance, si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles la lettre contenant le message est composée. Le rôle de la lettre est de pallier l'absence des interlocuteurs l'un à l'autre; l'expression des sentiments y est toujours vive, parfois exacerbée, afin de compenser la distance et de faire éprouver à l'autre, absent, ce que l'on ressent soi-même. Cette fonction est d'autant plus forte pour les lettres d'exil de Cicéron: au sentiment éprouvé de la distance vient s'ajouter celui de solitude, d'injustice, de désespoir. L'aspect informatif est souvent renforcé par la dimension affective, même si elle est d'une moindre intensité<sup>24</sup>.

Certaines lettres sont empreintes d'une expression de sentiments plus particulière. Ainsi en est-il, par exemple, du fragment concernant Publilia, la seconde épouse de Cicéron. Elle est très jeune au moment de son mariage avec l'orateur qui, rapidement, prend ses distances avec elle. Il écrit à ce sujet à Atticus et l'informe de la volonté pressante de Publilia de lui rendre visite,

*Livia sua grauiores non nisi scriptos et e libello habebat, ne plus minusue loqueretur ex tempore*. D.W. HURLEY, *Diuus Claudius*, Cambridge 2001, p. 73: «Augustus' letters provide an unedited glimpse of the way he manipulated his family. He wrote copiously (NEP. *Att.* 20. 1-2) because he did not trust his memory and so made a practice of writing down his thoughts and reading them aloud. Recipients might be close at hand as Livia apparently was when she received the first of the three letters included here (4, 1-4, proximity also at Tac. *Ann.* 4, 39)». R. SYME, *La Révolution romaine*, Paris 1967, p. 389: «Quand Auguste consultait son épouse, il prenait soin, auparavant, de consigner par écrit ses opinions». D'une façon générale, sur la place des femmes dans le monde politique, voir A. FREISENBRUCH, *Caesars' wives: sex, power, and politics in the Roman Empire*, New York 2010.

<sup>23</sup> Avec le sens de «donner des instructions, un ordre, un commandement», voir CIC. *Att.* 6, 1, 12; CAEL. *Fam.* 8, 9, 3; LIV. 29, 21, 4. Avec le sens d'«envoyer un message, un rapport», voir SUET. *Otho* 6, 2; FLOR. *Epit.* 1, 38 (3, 3, 6); CIC. *Att.* 11, 12, 1; TAC. *Ann.* 14, 38; SUET. *Cal.* 25, 1.

<sup>24</sup> Voir A. GARCEA, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, Hildesheim - Zürich - New York 2005, pp. 148-149.

accompagnée de sa mère et de son frère – ce qui ne semble pas du goût de Cicéron<sup>25</sup>. Dans sa lettre à Atticus et sa mention du message de Publilia, on voit s'affronter deux sentiments conflictuels: d'un côté l'empressement de Publilia à venir; de l'autre, l'agacement de Cicéron qui cherche à échapper à une situation qui le contraint.

Plus personnelle, et partagée cette fois, est l'inquiétude exprimée par Tullia à l'égard de son père et des situations tourmentées dans lesquelles il se trouve impliqué<sup>26</sup>. Ces sentiments de sollicitude, de crainte, se trouvent en écho dans la lettre d'Atia à son fils Octavien, lorsqu'elle le presse de renoncer à l'héritage de César, de peur qu'il ne risque lui aussi sa vie<sup>27</sup>.

### 2.3. La construction de l'identité des correspondantes

Dans la mesure où les échanges de lettres entre femmes n'ont pas été conservés, il est évident que les textes écrits par des correspondants féminins sont tous en rapport avec un univers masculin. Aussi, les thématiques abordées sont-elles fortement marquées, liées à la nécessité des circonstances. Les destinataires sont des hommes (fils, mari, père, ami) et les femmes écrivent dans des situations où elles doivent se substituer à leur correspondant masculin, dans le cadre d'activités domestiques (comme Terentia) ou politiques (comme Octavie), quand elles ne deviennent pas elles-mêmes les égales des hommes.

Or, c'est cette tendance à la masculinisation qui confère à la correspondante une autonomie plus grande. A mesure qu'elle quitte la sphère privée et

<sup>25</sup> Att. 12, 32, 1 (28 mars 45 a.C.): *Publilia ad me* (sc. Ciceronem) *scripsit matrem suam* † *ut cum Publilio loqueretur ad me cum illo uenturam et se una, si ego paterer. Orat multis et supplicibus uerbis ut liceat et ut sibi rescribam. ... Apparebat ... illas litteras non esse ipsius* («Publilia m'a écrit que sa mère viendrait chez moi avec Publilius pour discuter avec lui, et qu'elle viendrait en même temps qu'eux, si je le permettais. Elle multiplie les mots suppliants pour me prier de l'y autoriser et de lui répondre. ... Il apparaissait clairement ... que cette lettre n'était pas d'elle»).

<sup>26</sup> Frg. 2 Cugusi *ap. Cic. Att. 10, 8, 1* (2 mai 49 a.C.): *Et res ipsa monebat et tu* (sc. Atticus) *ostenderas et ego* (sc. Cicero) *uidebam de iis rebus, quas intercipi periculosum esset, finem inter nos scribendi fieri tempus esse; sed cum ad me saepe mea Tullia scribat orans ut quid in Hispania geratur expectem, et semper adscribat idem uideri tibi idque ipse etiam ex tuis litteris intellexerim, non puto esse alienum me ad te quid de ea re sentiam scribere* («Les événements eux-mêmes me rappelaient qu'il était temps (tu me l'avais montré et je le voyais) de mettre un terme à ce que nous nous écrivions, à propos des sujets qui couraient le risque d'être interceptés; mais alors que ma chère Tullia m'écrit souvent en me priant d'observer ce qui se passe en Espagne, qu'elle ajoute toujours que tu es du même avis, et que j'ai compris moi-même cela d'après tes lettres, je ne crois pas qu'il soit mal venu que je t'écrive ce que je pense de la situation»).

<sup>27</sup> Frg. 2 Cugusi *ap. Nicolas de Damas, ibid.* (44 a.C., postérieure à mars): Ἦκε δ' αὐτῷ καὶ παρὰ τῆς μητρὸς ἐπιστολὴ ἐν ἧ ἐγγράπτῳ δέησις ἰσχυρὰ, ὡς τάχιστα ἀφικέσθαι καὶ εἰαυτὸν τε ἀποδοῦναι καὶ τῷ σύμπαντι οἴκῳ, ὡς μή τις ἐπ' αὐτὸν ἔξωθεν ἐπιβουλὴ συσταίη παῖδα Καίσαρος ἀναδεδειγμένον. Ἐδήλου δ' ὅμοια τοῖς πρότερον ἠγγελέμενοις, καὶ ὡς ἐπὶ τοῦ περὶ Βρούτου καὶ Κάσσιον ἐξήγεῖται ὁ πᾶς (3) δῆμος δυσανασχετῶν ἃ δράσειεν («Il reçut aussi de sa mère une lettre, dans laquelle elle le pria instamment qu'il revienne le plus vite possible et qu'il s'en remette à sa mère et à toute sa famille, de crainte qu'un complot ne se forme contre lui s'il restait hors de Rome, après avoir été proclamé fils de César. Elle lui annonçait des choses identiques à celles qui lui avaient déjà été rapportées, et que tout le peuple s'était soulevé contre Brutus, Cassius et leurs hommes, supportant avec peine ce qu'ils avaient accompli»).

domestique, et qu'elle se rapproche des activités publiques et politiques, l'épistolière gagne en indépendance. On le voit par exemple avec Servilia, à travers la correspondance de Cicéron et les allusions qu'il fait à Brutus au sujet des entretiens qu'il a eus avec sa mère<sup>28</sup>. Cela dépasse le strict cadre des lettres de femmes, puisque l'image qui nous est donnée de Servilia nous la montre comme une personnalité politique influente du camp républicain. Il en va de même à propos de Fulvia, dont on voit l'implication lors de la guerre de Pérouse aux côtés du frère d'Antoine: elle prend une part active aux menées du camp de son beau-frère et elle semble jouer un certain rôle au moment des prises de décision<sup>29</sup>.

On aboutit donc au bouleversement de l'image attendue, à partir du moment où la correspondante est en rupture avec les domaines traditionnellement attribués à la *Matrona*.

Il faut toutefois émettre quelques réserves à l'égard de l'ensemble de ces textes: dans le meilleur des cas, les seuls témoignages que nous avons sont dans le courrier qui lui donne une réponse (comme chez Cicéron ou Auguste), grâce à laquelle nous pouvons, avec plus ou moins de fidélité, reconstituer le message initial. Mais lorsque ce sont d'autres auteurs, souvent éloignés dans le temps quand il s'agit d'historiens bien postérieurs à la date d'écriture, il devient très difficile de retrouver les propos originels.

Devant le peu d'éléments fiables à notre disposition, il semble là encore impossible d'établir une typologie pertinente des correspondants féminins, et de dégager les traits d'une écriture qui leur serait propre. En réalité, ce que l'on voit à l'œuvre est bien plus la réception qu'en a eue celui à qui la lettre était

<sup>28</sup> Ad Br. 1, 18, 1-2: *Cum saepe te litteris hortatus essem ut quam primum rei publicae subuenires in Italiamque exercitum adduceres, neque id arbitraber dubitare tuos necessarios, rogatus sum a prudentissima et diligentissima femina, matre tua, cuius omnes curae ad te referuntur et in te consumuntur, ut uenirem ad se a. d. VIII Kal. Sext.; quod ego, ut debui, sine mora feci. Cum autem uenissem, Casca aderat et Labeo et Scaptius; at illa retulit quaesiuitque quidnam mihi uideretur, accerseremusne te atque id tibi conducere putaremus an tardare et commorari te melius esset. Respondi id quod sentiebam, et dignitati et existimationi tuae maxime conducere te primo quoque tempore ferre praedisium labenti et inclinatae paene rei publicae* («Je t'ai souvent pressé par lettre de te hâter le plus possible de venir au secours de la République et d'amener ton armée en Italie, et je pensais que tes proches n'avaient pas de doute à ce sujet, quand j'ai été sollicité par la plus avisée et la plus vigilante des femmes, ta mère, dont tous les soins se rapportent à toi et se dépensent pour toi, de me rendre chez elle le 25 juillet; ce que j'ai fait sans hésitation, comme je le devais. Quand je suis arrivé, Casca, Labéo et Scaptius étaient présents. Cependant elle ouvrit le débat et me demanda mon avis: devons-nous te faire venir et pensais-je que c'était ton intérêt, ou valait-il mieux pour toi atermoyer et attendre? Je répondis ce que je pensais, qu'il était extrêmement avantageux pour ton honneur et ta réputation que tu apportés à la première occasion du renfort à la République chancelante et presque à genoux»).

<sup>29</sup> PLUT. *Ant.* 30, 1: ἀγγελίαι δύο καταλαμβάνουσιν, ἡ μὲν ἀπὸ Ῥώμης, Λεύκιον τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ καὶ Φουλβίαν τὴν γυναῖκα πρῶτον ἀλλήλοισ στασιάσαντας, εἶτα Καίσαρι πολεμήσαντας, ἀποβεβληκέναι τὰ πράγματα καὶ φεύγειν ἐξ Ἰταλίας. («... il reçut deux lettres: l'une, venue de Rome, lui apprenait que son frère Lucius et sa femme Fulvia, d'abord en conflit l'un avec l'autre, avaient ensuite fait ensemble la guerre à César, perdu la partie et quitté l'Italie»).

destinée (comme Cicéron avec Publilia), ou l'emploi qu'il en fait ultérieurement, ou l'image qu'un auteur veut donner – que l'expression directe de la correspondance elle-même.

### 3. Un style féminin? Le cas de Cornelia

La question d'un style spécifique aux correspondants féminins peut se poser, mais elle risque de trouver d'emblée une limite, compte tenu de toutes les restrictions signalées précédemment.

Le seul fragment exploitable dans une telle perspective se rapporte à Cornelia; il s'agit du fragment 4<sup>30</sup>. Une première difficulté réside dans l'authenticité de ce texte, très controversée. E. Courtney donne dans son étude des lieux de la question et rappelle les arguments soutenus par les tenants de l'une et de l'autre hypothèses (texte authentique ou faux composé à une date ultérieure)<sup>31</sup>. L'origine du débat provient de l'impossibilité de remonter à une sour-

<sup>30</sup> Frg. 4 Cugusi *ap.* CORNELIUS NEPOS frg. 2 Marshall *in fine codd. Nep.* (124 a.C.?): *Verbis conceptis deterrare ausim, praeterquam qui Tiberium Gracchum necarunt, neminem inimicum tantum molestiae tantumque laboris quantum te ob has res mihi tradidisse: (2) quem oportebat omnium eorum, quos antebac habui liberos, partis eorum tolerare atque curare, ut quam minimum sollicitudinis in senecta haberem, utique quaecumque ageres ea uelles maxime mihi placere, atque uti nefas haberes rerum maiorum aduersus meam sententiam quicquam facere, praesertim mihi, cui parua pars uitae superest. Ne id quidem tam breue spatium potest opitulari, quin et mihi aduersere et rem publicam profliges? (3) Denique quae pausa erit? Ecquando desinet familia nostra insanire? Ecquando modus ei rei haberi poterit? Ecquando desinemus et habentes et praebentes molestiis desistere? Ecquando perpuDESCET miscenda atque perturbanda re publica? (4) Sed si omnino id fieri non potest, ubi ego mortua ero, petito tribunatum: per me facito quod lubebit, cum ego non sentiam. Vbi mortua ero, parentabis mihi et inuocabis deum parentem. In eo tempore non pudet te eorum deum precas expetere, quos uiuos atque praesentes relictos atque desertos habueris? (5) Ne ille sirit Iuppiter te ea perseuerare, nec tibi tantam dementiaem uenire in animum! Et si perseueras, ueoreo ne in omnem uitam tantum laboris culpa tua recipias, uti in nullo tempore tute tibi placere possis («J'oserais jurer par des formules solennelles que, excepté ceux qui ont assassiné Tiberius Gracchus, aucun ennemi ne m'a affectée d'autant de peine et d'autant de chagrin que tu ne l'as fait. Voici pourquoi: (2) tu étais celui qui devais tenir le rôle de tous les enfants que j'ai eus jusqu'ici, et prendre soin que j'aie le moins de soucis possible dans ma vieillesse, que quoi que tu fasses tu veuilles m'être parfaitement agréable, et que tu considères comme un crime impie d'accomplir quelque acte d'importance contre mon avis, surtout envers moi, à qui il reste peu de temps à vivre. Cet espace si bref ne peut-il même pas m'apporter une aide suffisante pour empêcher que tu ne me sois hostile et que tu ne causes la ruine de l'Etat? (3) Enfin, quelle trêve y aura-t-il? Est-ce qu'un jour notre famille cessera d'être insensée? Est-ce qu'un jour une limite pourra être mise à cette situation? Est-ce qu'un jour nous choisirons de renoncer aux troubles, ceux que nous connaissons et ceux que nous provoquons? Est-ce qu'un jour nous rougirons de honte à troubler et bouleverser l'Etat? (4) Mais si cela ne peut aucunement arriver, alors, lorsque je serai morte, va briguer le tribunat: je te le permets, fais ce qui te plaira, du moment que je serai morte. Lorsque je serai morte, tu apaiseras mes mânes et tu invoqueras le dieu de ta mère. À ce moment-là, tu n'auras pas honte de prier ardemment les divinités que, alors qu'elles étaient bien là, en vie, tu laissais abandonnées et solitaires? (5) Que Jupiter ne te permette pas de poursuivre cela, qu'il ne laisse pas tant de folie envahir ton esprit! Et si tu persévères, je crains que pour toute ta vie tu ne reçoives par ta faute tant de peine, qu'à aucun moment tu ne puisses te plaire à toi-même»).*

<sup>31</sup> COURTNEY, *op. cit.*

ce fiable du texte, et donc d'avoir un aperçu assuré de sa transmission. Dans les *Vies* de Cornelius Nepos, le fragment de Cornelia se trouve après l'*editio minor* d'une biographie de Caton. Le manuscrit *Danielinus* ou *Gifanianus* conservait la forme la plus complète du texte, mais il est aujourd'hui perdu. Il en existe une version proche dans le contenu, mais différente dans la forme<sup>32</sup>. Le problème de l'authenticité du texte se pose précisément avec la question de savoir si ces citations sont des *excerpta* d'une *Vie* de Népos, aujourd'hui perdue, ou bien s'il s'agit d'un faux, ajouté aux *Vies* a posteriori, afin de leur conférer un aspect d'authenticité.

Divers arguments sont avancés par les défenseurs de l'une et l'autre hypothèses. Parmi les raisons invoquées, la question stylistique peut apparaître, relative à des problèmes d'état de la langue à une époque donnée (présence ou non d'archaïsmes, par exemple); la vraisemblance de Cornelia, mère des Gracques, comme auteur du fragment, est elle aussi mise en cause. Mais la dimension du genre n'est pas un argument employé dans les démonstrations.

Les deux ouvrages sur lesquels s'appuie la suite de l'analyse de ce fragment sont ceux d'E. Hemelrijk et de P. Cugusi<sup>33</sup>. Aux questions de l'authenticité du texte et de son attribution à Cornelia, les deux critiques répondent par l'affirmative, mais avec des avis plus ou moins nuancés. Les principaux arguments mis en avant sont des éléments d'unité et de cohérence stylistique et psychologique.

### 3.1. L'argument de la cohérence stylistique

C'est la principale raison avancée par E. Hemelrijk. Sa démonstration est fondée sur le constat que les femmes éduquées de la haute société romaine produisent des lettres qui correspondent aux codes stylistiques et rhétoriques qu'elles avaient appris, et que leurs textes sont donc empreints d'un langage contemporain.

Le fragment de Cornelia datant de la fin du II<sup>e</sup> siècle a.C., il est normal d'y trouver une formule ancienne telle que *uerbis conceptis*<sup>34</sup>, ou des termes archaïques comme *pausa*, *labor* employé dans le sens de *dolor*, ou encore *senecta* pour *senectus*, ou *expetere* pour *uelle* dans l'expression *te ... deum preces expetere*. De tels emplois ancreraient donc le texte dans une période archaïque de la langue, ce qui laisserait supposer que Cornelia pourrait être l'auteur de la lettre.

<sup>32</sup> Gudiani lat. 166 = Ms. Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek (HAB).

<sup>33</sup> HEMELRIJK, *op. cit.*: cette étude envisage, entre autres, la question de l'éducation des femmes, et donc leur capacité à composer un texte selon des contraintes données. CUGUSI, *Studi sull'epistolografia latina I. L'età preciceroniana*, in *AFLC* 33 (1970), pp. 5-112 présente une synthèse relative au corpus constitué par les ELM. Voir également ID., *Studi sull'epistolografia latina II. L'età ciceroniana e augustea*, in *AFLC* 35 (1972), pp. 5-167.

<sup>34</sup> Formule des serments, attestée en contexte religieux ou en rapport avec la loi (SERV. *Aen.* 12, 13: *concepta ... uerba dicuntur iurandi formula, quam nobis transgredi non licet*; SEN. *Dial.* 6, 13, 1: *sollemnia pontificii carminis uerba concepit*; TAC. *Hist.* 4, 31: *cum cetera iuris iurandi uerba conciperent*; 4, 41: *senatus ... ius iurandum concepit*).

De plus, le texte fait l'objet d'une construction rhétorique rigoureuse, ce qui atteste de la qualité de l'éducation reçue par son auteur. On peut relever la longue période oratoire qui ouvre la lettre, construite sur une succession de subordinées; l'enchaînement de six questions rhétoriques avec l'anaphore de *ecquando*; les renvois et les oppositions entre *ego* et *tu*; l'articulation des trois dernières phrases (question rhétorique, appel à Jupiter, prédiction et avertissement). Ainsi, en première analyse, rien ne s'oppose à ce que l'on soit bien en présence d'un texte ancien, composé par un auteur (homme ou femme) qui aurait reçu une formation solide.

E. Hemelrijk avance une seconde hypothèse, qu'elle met en lien avec l'histoire de la publication du texte de Cornelius Nepos. On pourrait envisager que la lettre de Cornelia soit en réalité un exercice de style (et donc un faux), composé à une date postérieure, conservé par Cornelius Nepos et intégré par Aemilius Probus au Ve siècle p.C. lors de l'édition du texte, comme s'il s'agissait d'une lettre authentique. On serait en présence d'un exercice de composition, du type «Écrivez à la manière de», dans lequel il aurait fallu imaginer le discours tenu par Cornelia à son fils au moment où celui-ci brigait le tribunal, tout en conservant les tournures et le style propres au IIe siècle a.C. Cette contrainte d'écriture expliquerait les archaïsmes et les constructions, employés à des fins de vraisemblance.

Entre ces deux hypothèses, on constate que les éléments de démonstration se réfèrent à ce que l'on pourrait appeler une chronologie stylistique, mais que la question du genre de l'auteur n'intervient pas.

### 3.2. L'argument de la cohérence psychologique

P. Cugusi développe une deuxième perspective du texte: l'unité du personnage. C'est en partie sur cet aspect que s'appuient les détracteurs de la véracité de la lettre, estimant que son contenu n'est pas cohérent avec ce que la tradition a transmis au sujet de Cornelia – et c'est justement ce raisonnement que P. Cugusi va renverser, pour en faire un élément destiné à soutenir la thèse d'un texte authentique.

Le principal argument employé pour démontrer que le fragment est un faux, se fonde sur la contradiction entre le contenu de la lettre et l'image que l'on a habituellement de Cornelia. Ce portrait nous a été transmis par la tradition des historiens, si l'on se réfère par exemple à l'anecdote relatée par Valère Maxime<sup>35</sup> et dans laquelle on voit Cornelia, *matrona* romaine pleine de dignité, qui s'enorgueillit de ses enfants.

<sup>35</sup> *Faits et dits mémorables* IV, De Paupertate: *Maxima ornamenta esse matronis liberos, apud Pomponium Rufum collectorum libro ... sic inuenimus: Cornelia Gracchorum mater, cum Campana matrona apud illam hospita ornamenta sua pulcherrima illius saeculi ostenderet, traxit eam sermone, donec e schola redirent liberi, et 'haec' inquit 'ornamenta sunt mea'* («Les plus beaux ornements pour les mères de famille, ce sont les enfants, comme nous le lisons dans le recueil de Pomponius Rufus. Cornelia, mère des Gracques, recevait une mère de famille campanienne; comme celle-ci lui montrait ses bijoux, les plus beaux de l'époque, Cornelia la retint en bavardant, jusqu'à ce que ses enfants reviennent de l'école, et là: «Voici, dit-elle, quels sont mes bijoux»).

Dès lors, comment se fait-il que l'on puisse trouver dans le texte des propos aussi accusateurs et aussi violents? Car la rigueur de la construction rhétorique est justement mise au service de l'expressivité. Une gravité particulière est apportée au texte, avec des références à Jupiter qui émaillent et structurent la lettre. Avec la formule *conceptis uerbis* en ouverture du message, Cornelia place d'emblée ses paroles sous la tutelle des dieux, et leur donne un caractère quasi religieux. L'allusion devient ensuite plus claire avec l'emploi du verbe *opitulari* qui, s'il signifie «apporter son soutien aux plaintes de quelqu'un», ne manque pas de rappeler la figure de Jupiter, dont l'un des attributs est d'être *Opitulus* ou *Opitulator*<sup>36</sup>. Enfin, l'avant-dernière phrase est une prière directe à Jupiter, qui est alors nommé.

Le vocabulaire des sentiments et l'utilisation de certaines notions vont également bien au-delà de la simple description d'un état, et sont eux aussi au service de cette forme d'expressivité de l'émotion. On peut donner comme exemple le terme *labor* qui vient redoubler et renforcer la *molestia* évoquée peu avant. Mais le plus manifeste est dans l'emploi de *sollicitudo*, que Cicéron définira comme un «chagrin accompagné de réflexion»<sup>37</sup>: ici, le sentiment s'exprime, mais il est aussi analysé et relié à sa cause, en l'occurrence l'attitude de Caius. Quant à l'idée de *pietas*, elle sous-tend l'ensemble du propos de Cornelia, même si le terme n'est jamais utilisé dans le texte. L'allusion est cristallisée par le mot *nefas*: à ce moment de la lettre, Cornelia parle de *nefas* pour renvoyer à l'attitude de Caius, et on peut noter le glissement de sens du terme qui, de religieux, passe à un sens personnel, avec l'assimilation de l'un à l'autre. On retrouve également la notion de *pietas* à la fin du texte, lorsque Cornelia évoque sa mort et envisage, par anticipation, les regrets à venir de son fils qui n'aura pas rendu à sa mère les hommages qu'elle méritait de son vivant<sup>38</sup>. Or, pour P. Cugusi, il n'y a pas de contradiction entre l'image institutionnelle de Cornelia, la réalité de ses sentiments et leur extériorisation. Au contraire, la violence de l'expression n'a d'égale que l'intensité des sentiments éprouvés; elle est à la hauteur de la crainte que Cornelia ressent pour son fils et de la passion qu'elle met à le protéger.

Après l'argument de la cohérence stylistique, celui de l'unité psychologique se trouve à son tour attaqué. Si E. Hemelrijk se montre moins catégorique que P. Cugusi dans sa démonstration, ils aboutissent toutefois à des conclusions identiques: il n'y a pas de contradiction, et l'on ne peut se fonder sur cet argument pour réfuter l'authenticité de la lettre.

A propos de la lettre de Cornelia, n'apparaît à aucun moment, chez les philologues, la possibilité que le texte n'ait pas été écrit par une femme, et c'est, là encore, la question du style qui permet à E. Hemelrijk de prendre parti. D'après elle, on ne peut prouver catégoriquement que la lettre est authentique, mais même si elle ne peut être attribuée avec certitude à Cornelia, il est possi-

<sup>36</sup> Voir OLD, p. 1254 et TLL, 9/2, 731, 63, qui citent tous deux la même caractérisation: *Opitulus Iuppiter et Opitulator dictus est*, Paul. Fest. p. 184.

<sup>37</sup> *Tusc.* 4, 18: *sollicitudo aegritudo cum cogitatione*.

<sup>38</sup> Sur le sens et la construction de la formule *deum parentem*, voir CUGUSI, *ELM*, I, 2, pp. 70-71.

ble qu'elle ait été composée par une femme qui a reçu une excellente formation à la rhétorique de son époque, ou qui était en tout cas assez instruite pour reproduire un style plus ancien. De plus, l'attribution de cette lettre à Cornelia tendrait à montrer que son style n'a rien d'étonnant pour une femme.

#### 4. Conclusion

Le corpus de lettres de femmes dont nous disposons actuellement ne concerne que la période républicaine et les débuts de l'Empire. Limité dans le temps et l'espace social, il ne nous offre pas à lui seul une vision définitive de ce que pouvait être le statut des femmes en tant que correspondantes.

Elles peuvent apparaître comme des interlocutrices directes, comme le sont les femmes de l'entourage de Cicéron, mais leurs écrits ne nous sont parvenus que sous la forme indirecte de la citation, ou avec la reprise, plus ou moins exacte, des propos initiaux. La distance du témoignage s'accroît encore avec des auteurs postérieurs ou avec les historiens, qui ne livrent plus une version proche du texte d'origine. Ils incluent la mention des lettres de femmes dans une perspective globale, dans la construction esthétique et intellectuelle d'un objet littéraire. À l'écriture d'un échange épistolaire entre correspondants particuliers, se substitue une autre approche: dans le premier cas, la lettre conserve son statut de moyen de communication; dans le second cas, elle devient un élément venant appuyer ou démentir une conception historique, un portrait, une lecture des événements.

Pourtant, à travers ces fragments, s'offre à nous un large éventail de sujets. Nous pouvons ainsi voir que les femmes se manifestent dans de nombreux domaines d'action, au-delà de la sphère domestique, et qu'elles endossent des rôles sociaux dans lesquels – selon une certaine tradition – on ne les attendait pas. On s'aperçoit que la frontière entre domaines réservés aux hommes et aux femmes devient perméable, et qu'il est alors difficile de définir des champs propres aux uns et aux autres.

Cette limite est abolie quand on aborde la question de l'écriture et de la possibilité d'une partition entre styles masculin et féminin. Le seul texte assez important pour se prêter à une étude approfondie tendrait à prouver, au contraire, qu'il n'y a pas de différence d'expression entre les genres des correspondants. On ne peut attribuer une lettre à une femme à partir de critères internes à son écriture même.

#### *Annexe: le cas de Vindolanda*

Avec les tablettes retrouvées sur le site de Vindolanda<sup>39</sup>, nous avons à notre disposition un ensemble de lettres issues de sources non littéraires. Ces textes ont

<sup>39</sup> A.K. BOWMAN-J.D. THOMAS, *The Vindolanda Writing Tablets (Tabulae Vindolandenses)*, London I, 1983; II, with contributions by J. N. ADAMS, 1994; III, with contributions by J. PEARCE, 2003.



été découverts lors de fouilles entreprises près du mur d'Hadrien. Il s'agit de lettres écrites à l'encre sur des tablettes de bois par les habitants d'un camp militaire établi dans cette région de l'Empire<sup>40</sup>. Le corpus est constitué par la correspondance entre les habitants (hommes, femmes, esclaves), mais aussi par des courriers d'ordre administratif, ce qui nous permet de suivre au plus près l'organisation quotidienne des troupes (inventaire de matériel, effectifs). En termes de chronologie, ces textes ne sont pas considérablement éloignés des fragments qui nous intéressent, puisqu'ils se situent à la charnière du Ier siècle p.C.<sup>41</sup>; ils présentent les premières attestations de lettres écrites par des mains féminines.

Dans ce cas précis, le nombre de tablettes recensées est très réduit: quatre pièces faisant réellement état d'une correspondance entre deux femmes, cinq pièces où une femme est nommément citée, un brouillon où un nom féminin apparaîtrait.

Il s'agit le plus souvent de la même correspondante, Sulpicia Lepidina, épouse de Flavius Cerialis<sup>42</sup>, préfet en poste à Vindolanda. Quatre tablettes lui sont adressés, de la part d'amies vivant elles aussi au camp: deux sont de Claudia Severa<sup>43</sup>; un troisième vient d'une Paterna (mais le nom n'est pas sûr)<sup>44</sup>; la quatrième est un passage d'une lettre de Severa pour Lepidina<sup>45</sup>. Celle-ci est également mentionnée comme intermédiaire dans une lettre de Cerialis<sup>46</sup>, et elle est l'objet de remerciements dans quatre lettres adressées à Cerialis par des hommes du camp<sup>47</sup>. On trouve également un brouillon de lettre de Cerialis qui ferait mention de son épouse<sup>48</sup>. La correspondance entre ces femmes témoigne de leur appartenance à un cercle social privilégié mais restreint: privilégié, comme l'atteste le statut du mari; restreint, si l'on s'en tient au très faible nombre de correspondantes dont on dispose. De plus, les sujets abordés dans le cadre de ces échanges révèlent une certaine homogénéité. A quatre reprises Sulpicia Lepidina est l'objet de remerciements dans des lettres adressées à son mari (avec des formules comme *Lepidinam tuam a me saluta*, ou *Lepidinam tuam saluta*). Il semble s'agir ici de messages de simple courtoisie, dans le cadre du respect des convenances sociales. Les préoccupations du quotidien font aussi l'objet des échanges épistolaires. Les tablettes 291 et 292, de Claudia Severa à Sulpicia Lepidina, appartiennent toutes deux à ce registre: dans le premier cas, il s'agit d'une invitation à un anniversaire; dans le second, de l'annonce d'une visite. Plus que la visite de courtoisie guidée par le respect des bienséances, semble s'annoncer une relation sincère<sup>49</sup>.

<sup>40</sup> Le camp de Vindolanda se situe à la frontière nord de la province, tout près du futur tracé du mur d'Hadrien, à mi-parcours de l'axe est-ouest.

<sup>41</sup> Les plus anciennes tablettes sont datées de 80, les plus récentes de 125 environ.

<sup>42</sup> D'après Bowman et Thomas, Flavius Cerialis était préfet de la neuvième cohorte de Bataves, dans les années 105-115 p.C.: personnage, donc, de rang équestre en début de carrière.

<sup>43</sup> Tablettes 291 et 292.

<sup>44</sup> Tablette 293.

<sup>45</sup> Tablette 294.

<sup>46</sup> Tablette 257.

<sup>47</sup> Tablettes 247, 274, 263 et 288.

<sup>48</sup> Tablette 227 (interprétation de Bowman et Thomas).

<sup>49</sup> Comme l'atteste un vocabulaire explicite: *libenter, iucundiorum* (291, l. 5); *corde* (292, l. 4).

Ces tablettes appartiennent à la correspondance privée, elles n'ont pas pour fonction d'être publiées et diffusées. Elles ont d'ailleurs été découvertes dans un dépotoir, près d'un bâtiment construit à une date antérieure à leur rédaction, ce qui laisserait supposer qu'elles n'étaient pas destinées à être conservées. Ce sont des témoignages d'une écriture authentique qui, si elle n'est pas tout à fait spontanée (la présence de brouillons, qui portent des traces d'importantes ratures ou de corrections, atteste d'une première formulation puis d'un passage au propre), ne fait en tout cas pas l'objet d'une réécriture littéraire.

Comme il n'y a pas d'intermédiaire, de médiation par le filtre de la recomposition littéraire, ces fragments sont au plus près de la situation de communication. La seule trace de la présence du locuteur dans le texte apparaît à travers des changements perceptibles d'écriture. Dans les deux lettres de Claudia Severa à Sulpicia Lepidina, la graphie des fragments atteste la présence de deux scripteurs, ce qui laisse supposer que Claudia Severa a dicté à un esclave (un secrétaire) la première partie de la lettre et l'adresse finale, mais a écrit de sa propre main la part la plus personnelle de l'invitation<sup>50</sup>. L'aspect formel du message est donc contrebalancé par la personnalisation d'une partie du contenu: si la composition des lettres ou des passages conventionnels revient à la charge d'un secrétaire, on écrit de sa main, par déférence ou affection, aux correspondants les plus proches et les plus chers<sup>51</sup>.

<sup>50</sup> La transcription proposée ci-dessous est une simplification de l'édition des tablettes par Bowman et Thomas.

Tablette 291

- I m<sup>1</sup> *Cl(audia) Seuerá Lepidinae [suae | [sa][u]tem | iii Idus Septembr[e]s  
soror ad diem | sollemnem natalem meum rogó | libenter faciás ut uenias  
ad nos iucundiorum mihi*
- II *[diem] interuentú tuo facturá si [.]. [c.3]s [uac.] | Cerial[em t]uum salutá  
Aelius meus [. | et filiolus salutant [uac.] |*
- m<sup>2</sup> *[uac.] sperabo te soror | uale soror anima | mea ita ualeam | karissima et  
haue |*
- m<sup>1</sup> *Sulpiciae Lepidinae | Cerialis | a S[e]uera*

Tablette 292

- I a *salutem | ego soror sicut tecum locuta fueram et promiseram | ut  
peterem a Brocchó et uenirem a te peti | et res[po]ndit mihi <i>ta  
II b *corde semp[er li]citur uná  
[traces]**
- III *quomodocumque possim | at te peruenire sunt enim | necessariá  
quaedam qua[e]  
[traces ?]  
rem meum epistulas meas | accipies quibus scies quid | sim actura  
haec nobis*
- V c *[traces]  
.ra eram et Brigae mansura | Cerialem tuum a me saluta | [uac.]*
- b (m<sup>2</sup>) *[ua]e m.. soror | karissima et anima | ma desideratissima | [uac.]  
[traces]*
- c (m<sup>1</sup>) *Sulpiciae Lepidi- | nae Cerial[is] [traces ?] | a Seuera B[rocchi]*

Sur l'analyse des changements de main, voir BOWMAN-THOMAS, *op. cit.*, pp. 257-258.

<sup>51</sup> Sur la formalisation et le degré de personnalisation de la lettre, voir VIOLI, *Letters*, in T.A. VAN DIJK (éd.), *Discourse and Literature*, Amsterdam-Philadelphia 1985, pp. 149-167, spec.

D'autre part, les deux textes présentent, sous la main de Claudia Severa, l'expression *anima mea*<sup>52</sup> – bien connue de l'épigraphie funéraire<sup>53</sup>. A. K. Bowman et J. David Thomas rappellent que la formule n'apparaît pas chez Plaute et Térrence. En revanche, on trouve chez les deux auteurs l'expression *mi anime*, employée par des femmes dans neuf cas sur les douze recensés, et *mi animule*, que l'on rencontre deux fois chez Plaute. Quant à *anima mea*, le groupe est utilisé deux fois dans la correspondance de Cicéron<sup>54</sup>. Ainsi, l'usage de *anima* dans un tel contexte n'est pas propre à la correspondance des femmes, puisqu'on le trouve également chez Fronton<sup>55</sup> et chez Marc-Aurèle à l'adresse du précédent, qu'il appelle *anima dulcissima*. Dans la tablette 292, le terme de *desideratissima*, employé par Claudia Severa n'est pas, lui non plus, révélateur d'une écriture typiquement féminine, puisqu'il est attesté dans l'épithète d'une femme, dont le texte a été composé par le mari<sup>56</sup>. L'expression d'un sentiment n'est donc pas propre au genre du correspondant, et un homme n'écrit pas différemment d'une femme. Au-delà du genre de celui qui la transcrit, il n'y a que l'émotion éprouvée qui importe.

## ABSTRACT

Avec les *Epistolographi Latini Minores*, P. Cugusi a dressé l'inventaire des textes épistolaires, de correspondants romains, à travers les littératures grecque et latine; son corpus s'étend jusqu'à l'époque augustéenne. Parmi l'ensemble des fragments, on dénombre treize femmes seulement (de Cornelia et Terentia jusqu'à Julie) sur la période donnée.

La présente contribution se propose de traiter les caractéristiques de ces lettres de femmes: type de textes (citation, paroles rapportées, narration); insertion dans un ensemble; contenus évoqués. Ainsi, par l'étude des aspects rhétoriques propres à la lettre et à sa reconstitution, il est possible de percevoir les différentes étapes de la réception, et de la création littéraire et historique des correspondantes. Mais si l'analyse stylistique s'applique aux particularités du texte épistolaire afin d'en établir une typologie, on peut élargir son champ d'investigation quand on prend en compte le genre de l'auteur. Cette question n'est pertinente que pour les citations autographes: une lecture approfondie de la grande lettre de Cornelia s'est donc révélée indispensable.

p. 164. Sur les éléments manuscrits, voir CUGUSI, *op. cit.* (1983), pp. 29-30 pour l'*inscriptio*, pp. 69-70 pour la *subscriptio*.

<sup>52</sup> Les formules correspondent au changement de main dans la copie.

<sup>53</sup> CIL VII, 247 (Bretagne), VI, 22102 (Rome), XIII, 2143 (Lugdunum), etc.

<sup>54</sup> Cic. *Fam.* 14, 14, 2: *uos, meae carissimae animae, quam saepissime ad me scribite et uos quid agatis et quid istic agatur* («Pour vous, mes très chères âmes, écrivez-moi le plus souvent possible ce que vous devenez et comment vont les choses à Rome»); *Fam.* 14, 18, 1: *considerandum uobis etiam atque etiam, animae meae, diligenter puto quid faciatis, Romaene sitis an mecum an aliquo tuto loco; id non solum meum consilium est sed etiam uestrum*. («Il vous faut, mes chères âmes, je le pense, j'y insiste, examiner encore, et avec grand soin, ce que vous avez à faire: vous tenir à Rome, ou être avec moi, ou en quelque endroit sûr. C'est une décision que je n'ai pas à prendre seul, mais qui vous regarde aussi»).

<sup>55</sup> FRONTON *Ad Caes.* 2, 10, 3.

<sup>56</sup> BOWMAN-THOMAS, *op. cit.*, ad 292: CIL VI, 21974: *coniugi carissim[ae] animae desideran[tiss]imae*. Sur l'emploi de *desideratissimus* et *desideratissimus*, voir Th.l.L. s.v. *desidero*, 710, 4.

En annexe, il est proposé une étude des tablettes de Vindolanda, attestant de lettres de femmes manuscrites, afin d'apporter des informations complémentaires aux hypothèses soulevées.

With the *Epistolographi Latini Minores*, P. Cugusi made an inventory of epistolary texts, from Roman correspondents, through the Greek and Latin literatures; his corpus stretches to the Augustan age. Among the whole of the fragments, only thirteen women can be numbered (from Cornelia and Terentia to Julia), for this period.

The present article aims to deal with the patterns of these women's letters: types of text (quotations, indirect words, narrations); insertion in a full extract; mentioned subjects. So, by studying the rhetorical sides peculiar to the letter and its rewriting, it is possible to appreciate the different stages of reception, and of the correspondents' literary and historical creation. But if the stylistic analysis applies to the epistolary specifics in order to set up a typology, the scope of inquiry can be extended when the author's gender is referred to. This question is relevant only for autograph quotations: an improved reading of the Cornelia's large letter was actually indispensable.

As an annex, a study of the Vindolanda tablets is put forward, which attests to women's handwritten letters, so that more information might be brought to the raised hypothesis.

KEYWORDS: correspondence; *Epistolographi*; women; Cornelia; Vindolanda